

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

CULTE À MARÍA LIONZA

Canals, Roger
Université de Barcelone, Espagne

Date de publication : 2016-09-01

DOI: <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.005>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Le terme « culte à María Lionza » renvoie à un ensemble de pratiques rituelles consacrées à la déesse María Lionza et à d'autres esprits de son panthéon. Il est présent sur une grande partie du territoire vénézuélien, notamment dans la région de Yaracuy, au centre ouest du pays, sur la côte caribéenne et dans les grandes villes comme Caracas. La Montagne de Sorte, dans la région de Yaracuy, est le principal centre de pèlerinage des croyants. Bien qu'il soit originaire du Venezuela, le culte à María Lionza est également visible, avec quelques variantes, dans plusieurs autres pays de la région caribéenne et de l'Amérique du Sud, voire aux États-Unis et en Europe.

L'origine de ce culte remonte à la conquête espagnole du Venezuela. Au fil des ans, les pratiques sacrées indiennes, les religions africaines apportées par les esclaves noirs ainsi que le catholicisme auraient fusionné donnant lieu à des manifestations religieuses nouvelles (Mintz et Price 1992; Andrews 2004). Dès la fin du XIXe siècle se seraient ajoutées à ces trois sources principales d'autres influences culturelles comme le spiritisme kardeciste et l'occultisme, entre autres (Pollack-Eltz 1972; Clarac de Briceño 1996; Barreto 1990). Cependant, et à la différence de cultes afro-américains comme la Santería Cubaine, le Candomblé ou le Voudou haïtien, le culte à María Lionza n'est pas, dès son origine, connecté aux communautés d'esclaves africains. Jusqu'au XXe siècle, ce culte contenait essentiellement des éléments d'origine catholique et indienne, notamment des images religieuses de saints ou des pratiques d'adoration d'éléments naturels comme des cascades ou des fleuves. A cette période-là, le culte était majoritairement répandu parmi la population métisse et rurale, et l'apport africain n'était que peu présent – la possession spirituelle ou l'usage de percussions, par exemple, étaient rares lors des cérémonies. Dans les années quarante, le culte devint urbain du fait de la migration massive de la population

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2020. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Canals, Roger (2016-09-01), Culte à María Lionza. Anthropen. <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.005>

rurale vers les grandes villes suite au boom pétrolier (Coronil 1997). C'est dans ce nouveau contexte, et essentiellement sous l'influence de la santería cubaine, que le culte commence à subir un processus d'afroaméricanisation avec plus de recours aux possessions spirituelles, aux percussions et à une multiplication des entités surnaturelles.

Aujourd'hui, le culte à María Lionza entretient de multiples connexions avec d'autres cultes afro-américains comme le Palo Mayombe, l'Umbanda et le spiritisme dominicain. L'incessant partage d'éléments entre ces pratiques oblige à les considérer toutes en termes de continuité et à adopter à leur égard une perspective d'analyse comparatiste. Enfin, quant aux liens du culte avec d'autres religions, force est de constater que l'immense majorité des *Maríalionzeros* (les pratiquants du culte) s'affirme catholique, paradoxalement à l'opposition historique de l'Église catholique à la pratique de ce culte. Les églises évangélistes, dont le nombre au Venezuela ne cesse de s'accroître, critiquent elles aussi le culte avec véhémence, l'accusant souvent d'être une œuvre du diable.

Le culte à María Lionza englobe des rituels de guérison, divination, purification et initiation, dans lesquels les épisodes de possession sont fréquents. La transe est plus ou moins violente selon l'esprit qui « descend » et la façon de « travailler » de chaque médium ou *materia* (matière). Parfois la possession pousse le médium jusqu'à la blessure ou l'automutilation (Ferrándiz 2004). Cela dit, nombre de croyants rendent hommage aux divinités de manière très calme et discrète, sans inclure des épisodes de transe. À part María Lionza, ce culte compte des centaines d'esprits, nommés aussi *entidades* (entités) ou *hermanos* (frères). Ceux-ci correspondent aussi bien à des divinités n'ayant jamais eu une existence terrestre qu'à des personnages célèbres ou aux âmes de défunts. Ces esprits sont regroupés en différentes cortes (cours) ou ensembles de divinités présentant une affinité ethnique, sociale ou professionnelle. On retrouve ainsi la *Corte Africana* (Cour Africaine), la *Corte Malandra* (Cour des Délinquants) ou la *Corte Militar* (Cour Militaire), parmi bien d'autres. Les cortes, quant à elles, sont ordonnées suivant une logique pyramidale : celles ayant moins de pureté sont placées en bas du panthéon tandis que les plus pures ou dites « avec le plus de lumière » sont placées en haut, aux côtés de María Lionza et du Christ. S'ils réalisent de bonnes actions, les esprits en position basse peuvent gravir l'échelle du panthéon. Ce vaste panthéon spirituel peut être interprété comme un dispositif de réappropriation voire de subversion de l'histoire. Il est par exemple fréquent que les esprits d'anciens chefs indiens ayant lutté contre les Espagnols pendant la Conquête (les célèbres caciques) descendent dans le corps des médiums et racontent, en témoins directs, les faits survenus il y a 500 ans, donnant leur avis sur la situation politique actuelle et offrant des conseils à l'assistance. Le culte relie ainsi passé, présent et futur, vie et mort, mémoire collective et expérience individuelle.

Le culte à María Lionza ne constitue une pratique ni unifiée ni cohérente. Chaque groupe de culte, nommé *centro* (centre), organise les rituels à sa manière et donne sa propre version de l'origine de la déesse. Les rivalités entre les centros sont fréquentes et parfois violentes. Non seulement pluriel, le culte à María Lionza est aussi dynamique et changeant. En effet, les pratiquants le transforment incessamment en y

incorporant de nouvelles divinités (tel que l'ex-président Chávez) et de nouvelles techniques rituelles à travers notamment les technologies de communication.

María Lionza, quant à elle, est une déesse imaginée et représentée de façons très différentes, voire apparemment contradictoires : on peut la voir indienne, blanche, métisse ou, plus rarement, noire, selon les mythes, légendes ainsi que les études à caractère historique retraçant son origine. Cela dit, deux versions iconographiques et littéraires de María Lionza sont particulièrement répandues : d'une part, celle où elle apparaît comme une femme indienne nue chevauchant un tapir et, d'autre part, celle où elle est représentée comme une femme métisse ou blanche, habillée comme une femme du XVIIe ou XVIIIe siècle, portant une couronne sur la tête et tenant une rose sur la poitrine (Canals 2010). María Lionza apparaît souvent accompagnée de Felipe le Noir (*El Negro Felipe*) et de l'Indien Guacaipuro (*El Indio Guacaipuro*). L'ensemble de ces trois figures, nommées les Trois Puissances (*las Tres Potencias*), a, pour les croyants, un double sens : d'un côté, il est l'expression divine du métissage de la population vénézuélienne à travers les représentants de ce que les Vénézuéliens appellent « les trois races » (*las tres razas*, c'est-à-dire indien, blanc et noir) qui ont constitué le réseau ethnique du pays, et, d'un autre côté, il représente le paradigme d'entente et de réconciliation historique entre ces trois sources culturelles. Bref, les Trois Puissances sont, en même temps et pour les croyants, le reflet de ce qu'est le Venezuela et l'exemple de ce qu'il devrait être.

Les images religieuses ont une grande importance dans le culte (Canals 2011) et donnent lieu à une industrie ésotérique qui a acquis une échelle planétaire. Lors des cérémonies, les croyants se réunissent autour de l'autel, nommé aussi *portal* (portail) où se trouvent surtout des statuettes de divinités. Hormis ces icônes, le culte serait inconcevable sans un grand nombre d'objets ou produits à forte composante sensitive et symbolique. Parmi ceux-là, il faut distinguer les substances « naturelles » (tabac, rhum, miel) de celles composées dans les *perfumerías* ou boutiques ésotériques. Dans ces boutiques s'amoncellent des savons, flacons de parfum, crèmes, encens et nombre d'autres éléments fabriqués à des fins très précises liés à la vie quotidienne et arborant des noms suggestifs : *Amarra Hombres* (lotion de séduction « attrape-hommes » adressée aux femmes) ou *Tumba Negocios* (produit pour faire échouer les affaires de ses concurrents commerciaux). Cette industrie ésotérique joue un rôle économique important au Venezuela et ailleurs. En fait, le culte à María Lionza est, pour nombre de croyants, un moyen de survie. Les rituels de guérison, divination ou initiation sont souvent payants, sans arriver pour autant aux prix exorbitants pratiqués dans d'autres religions comme la *Santería*.

Par ailleurs, le culte à María Lionza est très présent sur le net, aussi bien sur des sites ésotériques que sur des réseaux sociaux. Cette présence sur Internet joue un rôle décisif dans l'expansion et la réinvention du culte. Récemment, certains groupes de culte ont initié des démarches pour intégrer le culte au Patrimoine Immatériel de l'UNESCO. Cette volonté de reconnaissance institutionnelle constitue un changement par rapport à la dynamique historique du culte qui a maintenu vis-à-vis du pouvoir et de l'officialisme une position majoritairement d'opposition, bien que

nombre de représentants politiques et de militaires aient été, depuis les années 1950, pratiquants du culte en secret (Taussig 1997).

Références

Andrews, G.R. (2004), *Afro-Latin America (1800-2000)*, Oxford University Press.

Barreto, D. (1990), «Perspectiva histórica del mito y culto a María Lionza », *Boletín Americanista*, n°39-40, p.9-26.

Canals, R. (2011), «Les avatars du regard dans le culte à María Lionza», *L'Homme. Revue Française d'Anthropologie*, n°198-199, p.213-226.

<https://doi.org/10.4000/lhomme.22751>

— (2010), *L'image nomade. Un essai sur les représentations de la déesse María Lionza (Venezuela)*, Sarrebruck, Éditions universitaires européennes.

Clarac De Briceño J. (1996), *La enfermedad como lenguaje en Venezuela*, Mérida, Universidad de Los Andes.

Coronil, F. (1997), *Nature, Money and Modernity in Venezuela*, Chicago, The University of Chicago Press.

Ferrándiz, F. (2004), *Escenarios del Cuerpo*, Bilbao, Universidad de Deusto.

Mintz, S. et R. Price (1992) [1976], *The Birth of African-American Culture*, Boston, Beacon Press.

Pollack-Eltz, A. (1972), *María Lionza, mito y culto venezolano*, Caracas, Universidad Católica Andrés Bello.

Taussig, M. (1997), *The Magic of the State*, Londres, Routledge.